

Gould, Peter et Bailly, Antoine (2000) *Mémoires de géographes*. Paris, Anthropos/Economica (Coll. « Géographies »), 290 p. (ISBN 2-7178-4065-8)

Marie-Vic Ozouf-Marignier

Volume 45, numéro 125, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022988ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022988ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

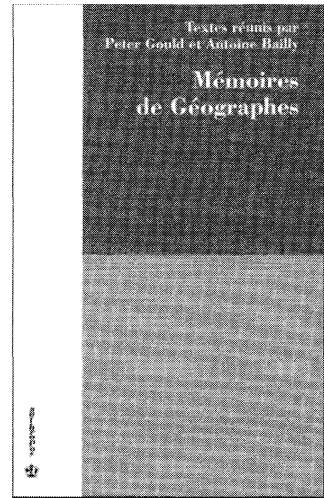
1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ozouf-Marignier, M.-V. (2001). Compte rendu de [Gould, Peter et Bailly, Antoine (2000) *Mémoires de géographes*. Paris, Anthropos/Economica (Coll. « Géographies »), 290 p. (ISBN 2-7178-4065-8)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 45(125), 313–314. <https://doi.org/10.7202/022988ar>

GOULD, Peter et BAILLY, Antoine (2000) *Mémoires de géographes*. Paris, Anthropos/Economica (Coll. « Géographes »), 290 p. (ISBN 2-7178-4065-6)



À la différence de représentants d'autres sciences sociales, les géographes ont été peu enclins jusqu'ici à réaliser des essais d'égo-histoire. La génération des fondateurs n'a qu'exceptionnellement laissé des mémoires et seule la revue *Geographers* fournit des notices biobibliographiques systématiques. Les *Mémoires de géographes* réunis par A. Bailly et P. Gould illustrent donc fort à propos, à l'instar des *Histoires de géographes tropicalistes français* (Paris, Éditions du CNRS, 1991), un genre autobiographique encore insuffisamment parcouru. Les textes proposés, auparavant publiés dans des ouvrages américains et anglais, livrent au monde francophone les témoignages d'une dizaine de géographes anglo-saxons appartenant à une génération qui a apporté à partir des années 1950-1960 un renouveau disciplinaire décisif, souvent dénommé « nouvelle géographie » : Brian Berry, Karl Butzer, Reginald Golledge, Torsten Hägerstrand, David Harvey, Gunnar Olsson, Waldo Tobler, Yi-Fu Tuan et Peter Gould, ce dernier présent à travers la préface rédigée avant sa mort en janvier 2000 et l'article que lui consacre A. Bailly.

« Pourquoi êtes-vous géographe? », une question posée à Yi-Fu Tuan tout au long de sa carrière, au risque de souligner l'absence d'image disciplinaire (p. 264), est celle à laquelle se sont efforcés de répondre tous les auteurs, retraçant la constitution soudaine ou progressive d'une vocation, les étapes d'un itinéraire intellectuel et professionnel et les jalons d'une sociabilité scientifique. Par-delà la singularité des parcours, on discerne plusieurs traits communs, mal restitués par la seule production scientifique, mais qui dessinent pourtant les contours de cet important courant de la géographie et donnent tout son intérêt au genre autobiographique adopté par l'ouvrage.

Dans la formation de ces auteurs, ainsi que dans leur carrière proprement dite, le voyage – voire le déracinement, tient une place prépondérante. Une adolescence pendant la deuxième guerre mondiale au sein de familles confrontées au conflit militaire, au problème d'emploi ou aux persécutions, ou de plus anodins voyages de découverte ont favorisé l'expérience de la migration (et même des moyens de transport, bateau, train ou avion) et la découverte des différences. Ces géographes sont restés ensuite, par goût et par une mobilité professionnelle sans doute typiquement anglo-saxonne, des globe-trotters, sinon de véritables explorateurs. Ils ont aussi acquis, souvent précocement, une sensibilité privilégiée au terrain : dans

le jardin potager familial (Butzer), en excursions de vacances (Harvey) ou au cours d'un travail saisonnier agricole (White) ou minier (Tobler). Enfin, la rencontre de l'imagerie géographique (cartes, atlas, photographies, descriptions) ou de ses substituts (la vision aérienne depuis le hublot d'un avion) et la sensibilisation à l'échelle des phénomènes ont été pour tous des facteurs déterminants dans le choix de la profession géographique.

En revanche, il ne semble pas que certaines lectures aient été décisives, ni que l'option pour la géographie ait toujours été, dans un parcours de formation universitaire, immédiate. On est au contraire frappé par la fréquentation de plusieurs disciplines qui offrent une vaste palette depuis l'économie, la science politique (Berry), les mathématiques (Butzer), la littérature, l'histoire économique (Olsson, qui étudia aussi la science politique), la philosophie. Dans leur carrière ultérieure, ces géographes ont conservé et développé cet esprit d'ouverture pluridisciplinaire, comme White qui, à l'Université du Colorado, travaille aux côtés d'anthropologues, d'économistes, de politologues, de psychologues et de sociologues, ou comme Butzer, qui a fait une double carrière de géographe et d'archéologue. Tous ont été confrontés aux grands courants qui ont traversé les sciences humaines et sociales de l'après-guerre : le marxisme, qu'ils ont endossé ou rejeté, le paradigme linguistique (notamment Olsson), la révolution quantitative. Pour cette dernière, nos témoins ont été des expérimentateurs puis des maîtres hors pairs, donnant ses lettres de noblesse à une géographie théorique et modélisatrice particulièrement innovante, notamment dans les champs conceptuels de la localisation, de l'innovation et de la diffusion. Par-delà la variété de leurs domaines d'investigation (de l'écologie aux études urbaines en passant par la géomorphologie, la cartographie analytique ou l'aménagement) et au gré d'engagements personnels originaux (citoyens, politiques, humanitaires, etc.), ils ont pourtant élaboré, par leurs espaces de discussion, par leurs croisements et retrouvailles dans les mêmes universités, une géographie commune, dont la spécificité ou l'antériorité apparaissent au regard d'autres traditions. Un livre qui invite donc à une histoire et une épistémologie internationales de la géographie.

Marie-Vic Ozouf-Marignier

École des hautes études en sciences sociales
Paris